

Brise Parain, *Petite Métaphysique de la parole*, Paris,
Gallimard, 1969, 173 p.

Denis Saint-Jacques

Volume 3, Number 1, avril 1970

Problèmes de technique romanesque

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500126ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500126ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Saint-Jacques, D. (1970). Review of [Brise Parain, *Petite Métaphysique de la parole*, Paris, Gallimard, 1969, 173 p.] *Études littéraires*, 3(1), 150–152.
<https://doi.org/10.7202/500126ar>

que les littératures nationales se façonnent les unes des autres selon les données du climat international (« France-Amérique : The Transatlantic Refractions »), interférences entre cultures coloniales et cultures métropolitaines, rôle des « transfuges culturels » (« The American Voice in English Poetry »).

Les essais qui dans ce livre relèvent d'une réflexion critique au second degré, qu'il s'agisse de l'évolution des termes-clefs de la critique littéraire, de la sociologie du roman telle que la conçoit Goldmann ou du dernier volume de l'Histoire de la littérature anglaise publiée par Oxford, se situent eux aussi dans les mêmes perspectives. M. Harry Levin écrit en effet dans sa préface : « The critic's views seem, from a modish viewpoint, somewhat refractory ».

Mais les propos de ce recueil dépassent largement la sphère de la critique littéraire. L'investigation des faits de la littérature s'oriente toujours vers la définition d'une philosophie de l'éducation et de la culture considérées comme des formes d'émancipation par rapport au « provincialisme des sous-cultures ». C'est pourquoi les situations diverses de l'homme dans les sociétés contemporaines se trouvent très souvent évoquées au fil de ces pages. Le dix-septième texte cité, « Life without father », écrit en 1947, fournit un excellent exemple de cette démarche qui met la connaissance littéraire au service d'un humanisme.

Présentées de façon vivante, dans un style qui associe agréablement de nombreuses notes d'humour aux argumentations rigoureuses, les idées maîtresses de ce livre paraissent encore neuves aujourd'hui. Elles sont illustrées

par une multitude de références dont le choix n'est limité par aucune considération spatiale ou temporelle. L'étude intitulée « Shakespeare in the Light of Comparative Literature » évoque les traductions et adaptations du passé (Voltaire, Letourneur), mais aussi le *Hamlet* de Yves Bonnefoy, l'opinion de Günter Grass sur la fortune du thème de Coriolan de Tite-Live à B. Brecht et les utilisations politiques actuelles de *Jules César* au Japon ou en Tanzanie par exemple. C'est dire combien l'érudition du professeur Levin se prolonge d'une attention toujours en éveil à l'actualité. En tant que contribution à la justification théorique de la méthode comparative appliquée à la littérature, son ouvrage complète les récentes publications françaises de MM. Cl. Pichois et A.-M. Rousseau ¹, et de M.S. Jeune ².

J. DUGAST

Université de Rennes

□ □ □

Brice PARAIN, *Petite Métaphysique de la parole*, Paris, Gallimard, 1969, 173 p.

Les littéraires en général ne lisent pas les philosophes. Le plus souvent, les ouvrages de pensée se présentent de façon très rébarbative : très longs, écrits dans un style abstrus, ésotérique même, et, par là, ardu de lecture, sinon impénétrables. L'homme de lettres ne veut pas s'empêcher de croire avec Boileau que ce qui se

¹ *La Littérature comparée*, Paris, A. Colin, coll. « U2 », 1967.

² *Littérature générale et littérature comparée*, Paris, Minard, coll. « Lettres modernes », 1968.

conçoit bien s'énonce clairement ; les penseurs écrivains ont « littérairement » tort. Au reste, les littéraires dont la grande utilité sociale est bien connue ne peuvent s'empêcher de considérer la philosophie comme une sorte de jeu gratuit sans rapport avec l'intelligence pratique commune. Peut-être y aurait-il avantage à ce qu'ils lisent le dernier ouvrage de Brice Parain, dont on remarquera en passant qu'il est plus court qu'un roman, d'une limpidité de style, d'une intelligibilité qu'on associe rarement avec la production métaphysique, et extrêmement pertinent à la pratique de l'écriture ? Ils comprendraient alors mieux ce qui les sépare de ces autres conscripts du verbe, leurs frères les philosophes : « La poésie ne peut pas guérir de la philosophie, parce qu'elle est son contraire. Deux domaines, celui du mythe et celui du raisonnement [. . .]. Dans la poésie le mouvement est vers la liberté, on poursuit le rêve éternel. La philosophie, elle, cherche la vérité, elle veut atteindre le réel ». Et Parain ajoute encore : « Être poète c'est parler comme si on savait ». Évidemment, le philosophe ne sait pas qui déclare : « C'est la vérité qui est étonnante ».

Cette opposition entre le poète et le penseur se trouve pourtant fondée sur une base commune, la parole. Tous les deux se servent du langage pour exercer leur fonction, à moins que ce ne soit le langage qui se serve d'eux. Problème de l'immanence ou de la transcendance de la parole que soulève cet essai métaphysique. Parler, manifester la pensée, activité la plus noble de l'homme, son essence même a-t-on souvent cru. Ce n'est pas si sûr. « Car penser n'est pas être, c'est

vouloir être. Penser ne serait être que si c'était toujours un contact avec la vérité ». Il n'en est évidemment pas ainsi et l'erreur dans la pensée ne peut se voir que comme un manque d'être que l'opération mentale vise à réduire à la recherche d'une coïncidence avec l'être absent. Il y a un scandale auquel on n'arrive jamais à se résigner. « Comment admettre que la vérité n'ait pas assez de puissance pour s'imposer ? » Il faut conclure avec Parain : « La réalité c'est qu'entre nous et nos paroles, il y a un trou, et qu'il faut le sauter ». Cette constatation en apparence anodine introduit une grave conséquence : la transcendance de la parole par rapport à son proférant, l'homme. Plus il réussit, plus le poème sert le langage et alors qu'est-il besoin du poète ? Celui-ci à la recherche d'une identité entre lui-même et sa « création » poursuit une illusion ; son moyen d'expression le domine et l'apprentissage qu'il en fait l'aliène de lui-même. L'écrivain d'imagination peut convoiter la liberté du mythe, il ne se rend pas compte qu'elle est elle-même mythique.

On imagine mal que la philosophie se révèle beaucoup plus facile. Mais enfin, « on peut réfléchir, même si l'on ne sait pas bien ce que les mots veulent dire ». Si la vérité apparaît difficile, incertaine, « il n'arrive jamais que tout soit faux dans ce que l'on dit ». La vérité se dévoile comme la limite inaccessible de la philosophie, et, quitte à se fixer des buts impossibles, la vérité du penseur vaut la liberté du poète. On peut en tout cas s'interroger sur cet être étrange qui nous définit et nous domine, qui nous fait en fin de compte ce que nous sommes : le langage bien sûr, mais les caractéristiques

qu'on vient d'indiquer suggèrent autre chose encore, Dieu. Il ne s'agit ici de rien d'autre que d'une transcendance fort imprécise. Parain se laisse aller à avouer : « Maître pour maître, j'aime mieux Dieu que la société », mais il corrige tout de suite : « C'est probablement la même chose ». Ce Dieu pourrait être simplement défini comme ce qui dépasse l'individu dans la parole. Dieu toutefois ne saurait être un mot si léger et ne sachant trop qu'en faire lui-même Brice Parain l'abandonne à notre réflexion un peu satisfait d'avoir troublé la philosophie de l'immanence où se complait l'époque.

Dieu pourtant doit être examiné avec une certaine attention dans ce contexte. En effet, à l'occasion, Parain parle des religions chrétiennes traditionnelles et il semble ainsi encourager le lecteur à y penser quand il parle de divinité. Ce serait une erreur. Le Dieu personnel du christianisme

supporte tant l'existence de l'individu que du monde où il vit, alors que celui dont on indique la nécessité dans cette *Petite Métaphysique de la parole* n'appartiendrait qu'à l'ordre du langage, du social. Cela n'a d'ailleurs rien d'étonnant et Parain semblerait pouvoir s'entendre avec Sartre qui voit en ce que les hommes appellent Dieu le pouvoir moral de la société. L'anthropologie tout aussi bien agréerait qui considère les religions comme systématisation des comportements sociaux exigés par l'imaginaire collectif. Pour en revenir aux littéraires, on pourrait alors se demander s'il n'y a pas dans la façon dont ils servent la littérature une religion non pas métaphorique mais réelle dont tout simplement la divinité ne porte pas le nom de Dieu. C'est ce que Brice Parain nous permet de penser.

Denis SAINT-JACQUES

Saint Michael's College